

Les nouveaux riches. Un ethnologue dans la Silicon Valley [Marc Abélès]

Autor(en): **Bott, Sandra**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **56 (2006)**

Heft 1: **Verkehrsgeschichte = Histoire des transports**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«caricatureront sa théorie». Friedrich Engels se posera, à la mort du maître, en égal de ce dernier (jusqu'à produire la figure officielle d'un Marx-Engels). Surtout il entamera, avec l'*Anti-Dühring*, le processus de réduction du marxisme à un catéchisme simpliste. On peut néanmoins se demander si l'ouvrage rend pleine justice à l'apport décisif de ce patron communiste dans la prise de connaissance par Marx des conditions de production et de travail dans l'industrie anglaise, ou encore à l'intérêt des écrits militaires du «Général» (des républicains de 1848), dans lesquels Attali semble voir une simple marotte inoffensive: ils inspireront Trotski, Mao, voire Giap. Après les simplifications opérées par Kautsky, «le Pape du marxisme», Lénine substituera à la dictature du prolétariat celle d'un parti, prêtera à Marx une apologie de la violence révolutionnaire («l'insurrection est un art») et défendra une conception autoritaire de la dictature du prolétariat, dont s'inquiétera Rosa Luxemburg. «Nul ne se réfère plus guère aux textes originaux, ensevelis sous des couches successives de mensonges et de travestissements» (p. 497). Sous Staline, qui s'érigera en génial continuateur de la «pensée Marx-Engels-Lénine», l'œuvre de Marx sera réduite à un catéchisme, son auteur statufié, figé dans l'iconolâtrie. Plus gravement pour la mémoire de Marx, sa doctrine servira de fondement et de justification aux pires abominations staliniennes, maoïstes ou khmères rouges. Si ces faits sont connus, il fallait cependant les rappeler.

Jacques Attali nous invite donc à revenir non à un improbable «vrai» Marx, mais à son œuvre vivante, avec ses ambiguïtés et ses contradictions. Sans doute vieillie sur certains points (l'opposition absolue de deux classes aux contours rigoureusement définis, la bourgeoisie et le prolétariat, dans les pays avancés), sans doute démentie sur d'autres par l'histoire (l'imminence, toujours différée, de la révolution communiste), la pensée de Marx constitue encore un outil de compréhension de notre époque en plein processus de mondialisation, qu'Attali évoque avec force à la fin de son livre: «Nous assistons à l'explosion du capitalisme, au bouleversement des sociétés traditionnelles, à la montée de l'individualisme, à la paupérisation absolue d'un tiers du monde, à la concentration du capital, aux délocalisations, à la marchandisation, à l'essor de la précarité, au fétichisme des marchandises [...] Tout cela, Marx l'avait prévu» (p. 502). Son œuvre conserve donc, comme le démontre l'auteur, une singulière actualité.

Pierre Jeanneret, Grandvaux

Marc Abélès: **Les nouveaux riches. Un ethnologue dans la Silicon Valley.** Paris, Editions Odile Jacob, 2002, 278 p.

Dans cet ouvrage, Marc Abélès propose au lecteur le fruit d'un travail de terrain de plusieurs mois dans l'univers de la nouvelle économie de la «Silicon Valley». Si cette région californienne évoque la richesse et la prospérité des dirigeants de grandes firmes ou de «start-up», elle fut également longtemps considérée dans l'opinion américaine comme «la vallée des radins». En effet, alors que les compagnies déclaraient de confortables bénéfices, leurs responsables semblaient peu disposés à redistribuer une partie des profits dans des actions caritatives. Pourtant, à la fin des années 1990, un changement s'amorce et un intérêt nouveau pour les initiatives philanthropiques émerge chez les jeunes capitalistes de la vallée. Comment expliquer les nombreuses fondations philanthropiques créées ces dernières années dans cet univers qui semble guidé par l'individualisme et le profit? L'auteur s'interroge sur les facteurs de ce changement en centrant son analyse sur le rôle du don dans la société américaine, s'inscrivant ainsi dans la continuité des

recherches menées, de Mauss à Godelier, en anthropologie économique. Si Abélès s'est focalisé sur la culture philanthropique de la société siliconienne, ses nombreuses observations sur l'univers de la nouvelle économie participent à une compréhension plus large de la question de la production des richesses et de leur usage. Le travail d'Abélès met également en lumière les processus d'inclusion et d'exclusion qui sont à l'œuvre dans cet univers d'innovation, où les laissés-pour-compte du monde de la haute technologie (majoritairement d'origine hispano-américaine) n'ont aucun moyen d'obtenir une place à part entière dans une société dont les mécanismes leur échappent. En outre, le style, tout à la fois analytique, narratif et anecdotique de l'auteur, qui nous fait part de ses entretiens avec les philanthropes et de ses remarques personnelles sur la vie quotidienne de la vallée, rend la lecture de l'ouvrage stimulante.

L'auteur nous propose, dans un premier temps, de mieux cerner le fonctionnement économique de la vallée, ainsi que les pratiques et coutumes d'une partie de ses habitants, soit des jeunes ingénieurs, dont une majorité sont des immigrés hyperqualifiés (les deux tiers sont d'origine asiatique) et qui se définissent volontiers comme des «workaholics». Ces derniers sont pris dans ce qu'Abélès n'hésite pas à appeler une lutte où il s'agit d'abord de se faire une place, puis d'augmenter sans cesse sa fortune. Quant à l'organisation économique, elle se base sur le principe de l'«interconnaissance» et des réseaux d'affaires, deux notions essentielles qui sont également au cœur des pratiques philanthropiques de ces nouveaux riches.

Dans un deuxième temps, l'auteur revient sur le développement de la philanthropie aux Etats-Unis depuis la fin du XIX^e siècle et sur les spécificités de celle-ci, notamment par rapport à la France. On découvre au travers de ce bref historique le processus de privatisation de la charité qui prend place aux Etats-Unis, contrairement à la France où le domaine du «non-profit» relève principalement des pouvoirs publics. Ce survol permet à l'ethnologue de confronter les pratiques communautaires des nouveaux riches à la philanthropie classique de la côte Est – des Carnegie, Rockefeller, Ford et consorts – et de déterminer quelles voies particulières prend la charité dans la Silicon Valley. Cette partie constitue le cœur de l'ouvrage. Par leurs pratiques philanthropiques, les nouveaux riches de Californie ne se différencient guère des rois du pétrole et de l'industrie lourde. La création des fondations semble en effet motivée par la recherche du prestige et de l'aura dont bénéficient les riches donateurs, ainsi que par l'idée qu'il faut «rendre» à une société qui a permis de s'enrichir. Abélès insiste néanmoins sur les aspects proprement originaux de la «nouvelle» charité, qui consistent à favoriser des formes d'organisation basées sur l'innovation et la prise de risque. Ce sont les rapports interindividuels, les réseaux qui sont garants d'une vision où prédominent flexibilité et rapidité. Les objectifs de profit et de performance sont donc également présents dans ce secteur, ce qui conduit l'auteur à se questionner sur le sens même de l'action philanthropique dans un monde marqué par l'intérêt individuel et par la quête effrénée du profit. Si les pratiques charitables sont sans aucun doute stimulées par une législation fiscale très favorable, elles ne se réduisent cependant pas à un simple calcul d'intérêt: «les nouveaux millionnaires mettent l'accent sur la nécessité d'un engagement direct, qu'il s'agisse d'une participation à des actions bénévoles ou du suivi actif des associations qu'ils subventionnent. Ils veulent substituer à la philanthropie du carnet de chèques un investissement humain: donner son temps et pas seulement son argent» (p. 258). Il importe avant tout de se met-

tre au service de la communauté dans laquelle on travaille et où l'on vit. La charité se réalise donc au niveau local, loin de toute référence à la société américaine ou à l'Etat.

Dans sa conclusion, l'auteur soutient que les pratiques philanthropiques des nouveaux milliardaires incarnent les différentes catégories maussiennes du don: le don dépense, le don prestige et le don qui fait lien. Ainsi, Abélès relève que «cela tient à la nature même de la philanthropie d'incarner simultanément les deux figures maussiennes du don: d'un côté, la dépense, son arbitraire et son excès; de l'autre, le pouvoir et le prestige qui reviennent aux seuls nantis. Certes ces caractères ne résument pas à eux seuls l'entreprise philanthropique: comme l'a bien vu Mauss, le don fait lien, il est facteur de cohésion sociale» (pp. 252–253). Pour les nouveaux riches, la priorité doit aller à toute initiative qui permette d'améliorer la vie de la communauté et de pallier l'inégalité des chances: l'éducation, le travail social sont donc les secteurs privilégiés de la nouvelle philanthropie.

Sandra Bott, Washington DC

Mary O'Dowd, Ilaria Porciani (dir.): «**History Women**», *Storia della Storiografia*, 46 (2004), 229 p.

Les auteurs de ce volume sont partis d'un simple constat: les historiens de l'historiographie se sont traditionnellement penchés sur des travaux produits par des hommes, sans inclure dans leur analyse la plupart des contributions apportées par des femmes, conséquence de la quasi-absence des femmes de la profession historienne jusqu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et leur sous-représentation dans le corps professoral européen d'aujourd'hui, constitué à près de 85% par les hommes.

En rassemblant dans une livraison de la revue internationale *Storia della Storiografia* les communications présentées au colloque «Women Historians and National Histories in Europe 1800–2000» tenu en octobre 2004 à Galway, sous les auspices de la National University of Ireland, ce recueil a pour objectif de placer la question de la participation des femmes à l'écriture de l'histoire au cœur d'une réflexion sur l'histoire de l'historiographie et l'histoire du métier d'historien, menée dans une perspective du *gender*. Cette initiative fait partie d'un vaste projet de recherche international consacré à l'étude de l'écriture des histoires nationales à travers le continent européen.

Dirigé par Mary O'Dowd et Ilaria Porciani, historiennes qui ont déjà plusieurs publications collectives sur ce thème à leur actif¹, ce numéro thématique ambitionne de réfléchir aux processus à l'œuvre dans la professionnalisation de l'écriture de l'histoire et permet de réexaminer un certain nombre d'idées reçues sur la place des femmes au sein de la discipline historique. L'ouvrage proposé ne constitue pas un bilan définitif des connaissances sur la question ni une analyse exhaustive des différents contextes nationaux européens, mais voudrait donner un aperçu des approches, des problèmes de méthodes et des résultats les plus neufs sur un sujet qui stimule depuis une vingtaine d'années des travaux épars.

1 Voir, par exemple, Maryann Gialanella Valiulis et Mary O'Dowd (dir.), *Women and Irish history: essays in honour of Margaret MacCurtain*. Dublin, Wolfhound Press 1997, ou Maura Palazzi et Ilaria Porciani (dir.), *Storiche di ieri e di oggi. Dalle autrici dell'Ottocento alle riviste di storia delle donne*. Rome, Viella, 2004.